

EDUARDO HALFON

*Deuils*



*Quai Voltaire*

## DEUILS

DU MÊME AUTEUR

*Saturne*, Meet, 2011.

*La Pirouette*, Quai Voltaire, 2013.

*Monastère*, Quai Voltaire, 2014.

*Signor Hoffman*, Quai Voltaire, 2015.

*Le Boxeur polonais*, Quai Voltaire, 2015.



EDUARDO HALFON

*Devils*

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (GUATEMALA)

PAR DAVID FAUQUEMBERG



QUAI VOLTAIRE

Titre original: *Duelo*.  
Libros del Asteroide, 2017.

© Eduardo Halfon, 2017 c/o Indent Literary Agency.

© QUAI VOLTAIRE/LA TABLE RONDE, PARIS,  
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE, 2018.

*À toi, Leo,  
qu'un colibri a apporté  
au petit matin.*





*Et je leur donnerai un nom impérissable.*

Isaïe 56, V.



IL s'appelait Salomón. Il est mort à l'âge de cinq ans, noyé dans le lac d'Amatitlán. C'est ce qu'on me racontait, enfant, au Guatemala. Que le frère aîné de mon père, le premier-né de mes grands-parents, celui qui aurait dû être mon oncle Salomón, était mort noyé dans le lac d'Amatitlán, accidentellement, quand il avait mon âge, et qu'on n'avait jamais retrouvé son corps. Nous passions tous nos week-ends dans la villa de mes grands-parents à Amatitlán, au bord du lac, et il m'était impossible de regarder ce lac sans voir surgir le corps sans vie du petit Salomón. Je me l'imaginai toujours nu et livide, et toujours flottant sur le ventre près du

vieux ponton de bois. Mon frère et moi, nous nous étions même inventé une prière secrète que nous murmurions sur le ponton – et dont je me souviens encore – avant de plonger dans le lac. Comme une sorte de conjuration. Comme pour chasser le fantôme du petit Salomón, au cas où ce fantôme nagerait encore dans les parages. Je ne connaissais pas les circonstances exactes de son accident, et je n’osais pas poser de questions. Dans la famille, on ne parlait pas de Salomón. On ne prononçait même pas son nom.



Je n’eus aucun mal à retrouver la villa de mes grands-parents à Amatitlán. Je dépassai d’abord l’immuable entrée des bains thermaux, l’ancienne station-service, puis l’immense plantation de café et de cardamome, la même qu’autrefois. Je longeai un alignement de maisons qui me parurent très familières, même si elles étaient toutes abandonnées ou presque. Je re-

connus le rocher – sombre, immense, encastré dans le flanc de la montagne – dont nous trouvions, enfants, qu’il avait la forme d’une soucoupe volante. Pour nous, c’était une soucoupe volante qui s’élançait dans l’espace depuis cette montagne d’Amatitlán. Je poursuivis encore un peu sur la route étroite et sinueuse qui longe le lac. J’atteignis le virage qui, à en croire mon père, achevait toujours de me rendre malade. Je ralentis à l’abord d’une autre courbe, plus dangereuse, plus resserrée, que je reconnus aussitôt comme étant la dernière. Et avant d’avoir pu douter, avant que la nervosité n’ait eu le temps de m’envahir, que l’appréhension ne m’incite à faire demi-tour pour regagner précipitamment la ville, je me retrouvai face à elle : le même mur de lauze, le même portail noir.

Je garai la Saab couleur saphir sur le bas-côté de la route, au pied du mur de pierre, et restai assis dans la vieille voiture que m’avait prêtée un ami. C’était le milieu de l’après-midi. Le

ciel semblait d'un seul bloc sombre et dense. Je baissai la vitre et une odeur d'humidité, de soufre, me sauta au visage, l'odeur d'une chose morte ou sur le point de mourir. Je songeai que ce qui était mort ou sur le point de mourir, c'était le lac lui-même, tant il était pollué et souillé, maltraité depuis des décennies, puis je cherchai le paquet de Camel dans la boîte à gants pour chasser ces pensées. J'en sortis une cigarette, l'allumai, et la fumée sirupeuse me redonna espoir, du moins un peu, du moins jusqu'à ce que, relevant les yeux, je découvre dressé devant moi, immobile au loin sur le bitume de la route, un cheval. Un cheval efflanqué. Un cheval cadavérique. Un cheval qui n'aurait pas dû se trouver là, au milieu de la route. J'ignore s'il était là depuis le début, sans que je m'en sois rendu compte, ou s'il venait d'arriver, de se manifester telle une apparition blanchâtre parmi tout ce vert. Il était loin, mais tout de même assez près pour que je puisse distinguer jusqu'au dernier os

de ses côtes et de ses hanches, ainsi que les spasmes constants qui lui agitaient l'échine. Un lasso pendait à son encolure. J'en conclus que ce devait être le cheval de quelqu'un, d'un paysan de ce recoin du lac, et qu'il s'était peut-être échappé ou perdu. J'ouvris la portière et descendis de voiture pour mieux le voir, et le cheval, aussitôt, leva un de ses antérieurs et se mit à frapper le macadam. J'entendais le bruit de son sabot qui raclait l'asphalte. Je le vis baisser la tête péniblement, avec un effort excessif, dans l'intention peut-être de renifler ou de lécher la route. Je le vis ensuite faire deux ou trois foulées lentes et douloureuses en direction de la montagne, et disparaître pour de bon dans les arbustes du sous-bois. Je jetai ma cigarette au hasard, avec autant de rage que de nonchalance, et me dirigeai vers le portail noir.



Mon grand-père libanais tournait en rond dans le jardin, à l'arrière de sa maison de l'avenue Reforma, autour d'une piscine désormais inutile, vide et fissurée, fumant une cigarette en cachette. Il venait de faire son premier infarctus, et les médecins l'avaient sommé d'arrêter de fumer. Ce n'était un secret pour personne qu'il sortait marcher autour de la piscine pour fumer en douce, mais personne ne lui disait rien. Personne n'osait, sans doute. Moi, je l'observais à travers la fenêtre d'une pièce qui donnait sur la piscine, et qui avait jadis servi de vestiaire et de coin repos, mais qui n'était plus guère qu'un débarras où l'on entreposait les cartons, les manteaux et les vieux meubles. Mon grand-père arpentait le petit jardin, une main dans le dos, cachant la cigarette. Il portait une chemise blanche élégante, un pantalon de gabardine grise et des pantoufles de cuir noir et moi, comme chaque fois, je l'imaginais en train de voler dans les airs avec ces pantoufles de cuir noir. Je savais que mon grand-



père avait quitté Beyrouth en 1919, à l'âge de seize ans, avec sa mère et ses frères, par les airs. Je savais qu'il avait d'abord volé jusqu'en Corse, où sa mère était morte et où on l'avait enterrée; puis de là en France, où tous les frères avaient ensuite appareillé depuis Le Havre à bord d'un vapeur baptisé *SS Espagne*, à destination de l'Amérique; New York, où un fonctionnaire de l'immigration tire-au-flanc, ou peut-être fantasque, avait décidé de couper en deux notre nom de famille, et où mon grand-père avait travaillé pendant plusieurs années, à Brooklyn, dans une usine de bicyclettes; Haïti, où vivait l'un de ses cousins; le Pérou, où vivait un autre de ses cousins; et le Mexique, où un autre cousin encore était le fournisseur en armes de Pancho Villa. Je savais qu'à son arrivée au Guatemala il avait survolé les arcades du Portal del Comercio – à une époque où un tramway tiré par des chevaux ou des mules passait encore devant le Portal del Comercio –, avant d'y ouvrir un magasin de tissus d'im-

portation baptisé El Paje (Le Page). Je savais que, dans les années soixante, après avoir été séquestré par des guérilleros pendant trente-cinq jours, mon grand-père était rentré chez lui en volant. Je savais aussi qu'un après-midi, au bout de l'avenue Petapa, un train avait renversé mon grand-père et l'avait projeté dans les airs. Enfin, peut-être. Dans mon esprit du moins, pour l'éternité, ce train l'avait projeté dans les airs.

Mon frère et moi étions allongés par terre dans ce débarras, au milieu des caisses, des valises, des vieilles lampes et des canapés poussiéreux. Nous murmurions à peine, pour que mon grand-père ne nous découvre pas cachés là, à fouiner dans ses affaires. Nous habitions depuis quelques jours chez mes grands-parents, sur l'avenue Reforma. Nous n'allions pas tarder à quitter le pays pour les États-Unis. Mes parents, après avoir vendu notre maison, nous avaient confiés à nos grands-parents le temps de chercher une nouvelle maison, acheter des

meubles, nous inscrire à l'école, tout préparer sur place pour le déménagement. Un déménagement temporaire, répétaient-ils sans cesse, le temps que la situation politique du pays s'améliore. Quelle situation politique du pays? Je ne comprenais rien à ces histoires de situation politique du pays, même si j'avais pris l'habitude de m'endormir avec des bruits de bombes et de fusillades dans la nuit; et malgré les décombres que j'avais vus avec un ami sur le terrain qui se trouvait derrière la maison de mes grands-parents, décombres de l'ambassade d'Espagne, m'avait expliqué mon ami, celle-ci ayant été incendiée au phosphore blanc par les forces gouvernementales, causant la mort de trente-sept fonctionnaires et paysans réfugiés à l'intérieur; et malgré les combats qui avaient eu lieu entre l'armée et une poignée de guérilleros juste devant mon école, dans le quartier de Vista Hermosa, et qui nous avaient obligés à rester enfermés une journée entière, avec tous les élèves, dans un gymnase.

Je ne parvenais pas non plus à comprendre comment ce déménagement pouvait être temporaire puisque mes parents avaient déjà vendu et vidé notre maison. C'était l'été 81. J'allais bientôt avoir dix ans.

Pendant que mon frère bataillait pour ouvrir un énorme étui de cuir rigide, je le chronométrais avec la montre digitale que mon grand-père m'avait offerte quelques mois plus tôt. C'était ma première montre : une Casio imposante, avec écran large et bracelet en plastique noir, qui se promenait le long de mon poignet gauche (j'ai toujours eu les poignets trop fins). Et depuis que mon grand-père me l'avait offerte, je ne pouvais pas m'empêcher de tout chronométrer, de mesurer la durée de chaque chose, durées que je notais et comparais dans un petit carnet à spirale. Par exemple : combien de minutes durait chaque sieste de mon père. Combien de temps mon frère mettait-il à se laver les dents le matin, par comparaison avec le soir, avant de se coucher. Combien de mi-